Document generated on 07/13/2025 1:15 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Êtes-vous séparatiste?

André Vanasse

Number 124, Winter 2006

URI: https://id.erudit.org/iderudit/36596ac

See table of contents

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this document

Vanasse, A. (2006). Êtes-vous séparatiste? *Lettres québécoises*, (124), 3–4.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ANDRÉ VANASSE

Êtes-vous séparatiste ?

On me permettra de revenir sur la querelle, qui a eu lieu en avril dernier, concernant les déclarations de Michel Tremblay sur la souveraineté.

MICHEL TREMBLAY

J'avoue que j'ai été passablement étonné de la réaction de la presse écrite au sujet d'une courte entrevue accordée par Michel Tremblay à la presse canadienne. Cela m'a forcé à m'interroger sur la place qu'occupe l'artiste dans le débat sur la question nationale de même que sur son importance symbolique, car le branle-bas qui a suivi cette déclaration a prouvé que l'opinion des artistes sur ce sujet est considérée – par la presse tout autant, du reste, que par la population québécoise en général – comme cruciale. Ce sont eux, croit-on avec raison, qui ont été le principal moteur de diffusion de l'idée de l'indépendance au Québec.

Cette vérité est si incontestable que les doutes exprimés par Michel Tremblay ont eu l'effet d'une bombe. Ses propos ont été commentés par les plus importants *columnists* du Québec : Marc Cassivi, Franco Nuovo, Alain Dubuc, Nathalie Petrowski, Lise Payette, Josée Legault (et j'en oublie sans doute).

L'ampleur de la réaction (et il ne faut pas oublier les caricatures, particulièrement celle de Chapleau) a été telle que Lise Payette, dans le *Journal de Montréal*, a parlé d'un « tsunami verbal ». Et puis on a pu lire les invectives de Victor-Lévy Beaulieu (« sénilité précoce », a-t-il lancé, et même « trou du cul ») et de Claude Jasmin (qui n'a pas raté l'occasion de qualifier, dans *Le Devoir*, les propos de Tremblay d'« infantile réflexion politique [...] d'une immaturité crasse »).

Comment se fait-il qu'on puisse être victime de la censure tout autant que de l'oppression idéologique dans une société qui se targue d'être pluraliste ? Michel Tremblay, en disant « ne plus être capable de s'identifier à un projet dont la principale justification est devenue économique », ne se doutait pas que son propos allait déchaîner une telle colère. Il le soupçonnait d'autant moins qu'il n'a pas dit qu'il n'était plus séparatiste, mais plutôt que « tant et aussi longtemps que l'économie sera placée au sommet des priorités, le Québec ne fera jamais la souveraineté ».

Alarmé devant les conséquences des propos de Michel Tremblay, l'ex-premier ministre Bernard Landry n'a pas mâché ses mots pour dire qu'il le reniait, qu'il n'irait plus voir ses pièces. Josée Legault, pour les besoins de son article, a retranscrit ses propos tenus à CKAC le 10 avril : « [...] je n'ai plus envie d'entendre parler de lui, ni d'aller contribuer à sa richesse personnelle dans les billets de théâtre que je paye. »

Ce comportement n'est pas du tout conforme à l'image que le Parti québécois véhicule depuis quelques décennies, à savoir qu'il est ouvert à la « différence ». Bien sûr, ici, il s'agit d'une dissidence (elle est tout de même relative), mais il reste que la sortie de Michel Tremblay, suivie de celle de Robert Lepage, a montré hors de tout doute que l'anathème et le rejet ne sont pas le propre des mouvements extrémistes. Différer d'opinion sur un sujet aussi important que la question nationale entraîne des conséquences qui sont loin d'être insignifiantes. Et c'est ça qui m'inquiète. Les propos de Tremblay n'étaient pas polémiques. Ils étaient ceux d'un homme qui se disait déçu de la direction que prend le débat souverainiste. Lise Payette, dans le *Journal de Montréal*, lançait cette remarque qui mérite réflexion : « J'oserais même dire que celui ou celle qui ne s'est jamais levé un matin en se disant : "Je me demande si ça vaut encore la peine" jette la première pierre. »

UNE SOCIÉTÉ PERMISSIVE ?

Une question se pose devant le « tsunami » provoqué par la déclaration de Michel Tremblay : se pourrait-il que nous ne soyons pas la société permissive qu'on se plaît à monter en épingle ? Ouverte oui, mais à la condition que chacun reste dans le rang. Que l'un d'entre nous manifeste un point de vue discordant sur un sujet considéré comme intouchable (c'est le cas de la souveraineté), alors on se charge de le mettre au pas. Et pas toujours de façon élégante.

Je prétends depuis longtemps qu'on se ment en disant que notre société moderne n'a plus rien à voir avec la grande noirceur des années cinquante. Avant, c'était l'enfer (on excusera l'image facile). Il y avait plein d'interdits, de menaces d'excommunication. Nous étions forcés de marcher au pas, sans quoi on nous mettait au ban de la société. Aujourd'hui, croit-on, ce n'est plus le cas. On a la liberté de faire ce qu'on veut, comme ça nous tente, quand ça nous chante.

Je ne partage pas du tout cette opinion. Je me souviens d'avoir ressenti mes premiers sentiments de « pression idéologique » au début des années soixante. Je n'étais pas séparatiste à l'époque (mais le suis-je encore ?), alors que beaucoup de mes collègues l'étaient. J'avais vite compris qu'il fallait que je « surveille » mes paroles. Je le faisais spontanément, par autocensure : il me suffisait de ne pas exprimer d'opinions trop tranchantes sur le sujet pour éviter l'affrontement. Et puis, avec l'essor du mouvement féministe dans les années quatre-vingt, je me suis surpris à réviser certaines phrases que j'écrivais, à les biffer ou à les réécrire, non pas parce qu'elles exprimaient mal ma pensée, mais parce que je savais très bien qu'elles ne « cadraient » pas avec la montée du féminisme. Et c'est alors que j'ai pris conscience que j'étais vraiment soumis à des diktats idéologiques, diktats que je respectais (on appelle cela « introjection » en terme psychanalytique) parce que je me persuadais qu'ils étaient conformes à « ma » vision progressiste (de qui ? de moi ?). J'ai saisi du même coup que je m'étais souvent menti à moi-même, adoptant spontanément des idées ou des pensées qui n'étaient pas nécessairement les miennes (arrête-t-on de fumer, ai-je écrit dans un autre éditorial, parce qu'on le désire ou parce qu'on a semé le désir en nous ?).

LE POUVOIR DES IDÉOLOGIES

Il n'y a que les prétentieux pour croire qu'ils ont construit leur pensée sur leurs propres assises et qu'ils ne doivent rien à personne. Ceux qui sont le moindrement lucides savent bien que leur vision du monde, ils l'ont puisée à gauche et à droite, dans leurs lectures, dans leurs rencontres, et qu'ils se sont moulés aux idéologies sociales ambiantes.

Quand on apprend par les journaux que Günter Grass a flirté avec le nazisme, les deux bras peuvent bien nous tomber, mais étaient-ils si nombreux à l'époque à ne pas saluer Hitler comme un sauveur ? S'ils l'avaient été, le monde n'aurait pas tourné

au cauchemar. C'est horrible à dire, mais c'est la vérité (il suffit de voir les documentaires qui ont été préservés et de regarder les foules immenses rassemblées afin de saluer leur Chef pour n'en point douter). Et puis, se souvient-on que l'Europe logeait à l'extrême droite sous la poigne non seulement d'Hitler, mais de Mussolini, Franco, Salazar et autres dirigeants du même acabit ? Au Québec tout autant qu'au Canada anglais, l'antisémitisme était de mise (se souvient-on que, quelques années plus tard, le premier ministre Mackenzie King refusait l'entrée des juifs au Canada ?). Dire « Fontaine, je ne boirai jamais de ton eau » est facile quand la cruche est brisée depuis belle lurette et qu'on a pu constater les dégâts. Mais quand on est au cœur de l'action, ce n'est pas la même chanson. On fait, en général, ce que les autres font. Ce n'est qu'après coup qu'on peut se repentir.

Ce jugement vaut tout autant pour la gauche. Il a fallu combien d'années pour que les marxistes admettent que Staline avait été un dictateur sanguinaire ? Les purs et durs se fermaient les yeux, refusaient d'y croire, trouvaient mille explications farfelues pour justifier le comportement du Petit Père du Peuple (je mets des majuscules, ça fait plus solennel !).

Tout cela pour dire que nos certitudes ne nous appartiennent pas toujours en propre et quand on constate après coup qu'on a fait fausse route pour avoir cru à une vérité qui ne nous paraît plus la bonne, on se permet parfois de le dire, mais on le fait toujours en protégeant ses arrières : on se doute bien qu'on n'est pas le seul à penser de cette façon. Qu'il y en a même beaucoup qui partagent notre point de vue. Et c'est cela qui nous rassure. C'est un peu ce qu'a fait Michel Tremblay.

L'INDÉPENDANCE OU LA PLANÈTE ?

Mon sentiment est que l'idée d'indépendance telle qu'elle est véhiculée actuellement (et je ne parle pas strictement de la vision économique dénoncée par Tremblay) ne cadre plus avec ce que pense la jeunesse actuelle, laquelle est infiniment plus préoccupée par l'écologie et le destin de la planète que par l'accession à la souveraineté. Cela est si clair que, si le Parti solidaire est né, c'est qu'on sentait que le Parti québécois n'offrait plus une plate-forme capable de rallier jeunes et vieux autour d'un même projet.

Cette vérité, le Parti québécois la connaît. Quand le jeune député de Joliette, Jonathan Valois, a sillonné le Québec avec deux autres collègues, Stéphan Tremblay et Alexandre Bourdeau, il a compris que les jeunes Québécois étaient fort loin des débats et stratégies du P.Q. Ainsi, la sortie de Michel Tremblay, qui a immédiatement trouvé un supporteur en la personne de Robert Lepage, n'est pas si étonnante qu'elle le semble.

Pour le reste, on verra comment le Parti québécois réagira. Sera-t-il débordé sur sa gauche ? Sera-t-il repoussé par les Verts ? Qui sait ? Et quand ce que nous ne connaissons pas se produira, peut-être claironnera-t-on que Michel Tremblay avait perçu « l'opinion du peuple » (on peut charrier, non ?) au moment où les autres avaient les yeux fermés !

Il se peut aussi que nous en restions aux mêmes éternels questionnements...

Visitez le site de
Lettres québécoises
www.lettresquebecoises.qc.ca

Friesens

Chine, Malaisie, Yougoslavie ... Vos livres couleurs peuvent aussi être fait au ***Canada.***

Dominic Papineau
566 Rue Crépeau
Mascouche (Québec) J7K 2A4
T 450.474.5508
F 450.474.5598
Email dominicp@friesens.com
www.friesens.com